

Corydon

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **11 (1943)**

Heft 10

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-568747>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Bouleversé, moi qui t'aimais
et n'osais te l'avouer,
je t'appelais doucement
pour ne pas réveiller nos cœurs
qui battaient en sourdine
comme s'ils avaient peur déjà
de se quitter.

Tu ne répondis point,
pourquoi?
Serai-je donc seul à t'aimer?

Pourtant tes mains brûlantes
se posèrent sur mon front.
Et de tes yeux maintenant foncés
des larmes s'enfuirent jusqu'à moi,
pour m'apporter tes peines
et ton amour à partager.

Et sur la terre devenue fraîche
nos jambes nues frissonèrent.

La nuit vint tarir
la source de tes pleurs
parce que je pris ton visage
dans le creux de mon épaule.

D.

Corydon

Nous donnons ci-après un extrait de **Corydon**, œuvre philosophique d'André Gide. Ces "Quatre Dialogues Socratiques" comme l'auteur appelle son œuvre, lui ont valu d'amères critiques de la part de ses meilleurs amis. Gide en l'écrivant a prouvé son grand courage.

Darius.

(Librairie Gallimard, Editions de la Nouvelle Revue Française, 3, rue de Grenelle, Paris 6^e)

— Naguère vous étiez mon ami, dit-il en se rasant près de moi. Il me souvient que nous savions nous comprendre. Vous est-il bien indispensable aujourd'hui, à chaque phrase que je dis, de mettre au vent votre ironie? Ne sauriez-vous, je ne dis certes pas m'approuver, mais m'écouter de bonne foi? comme de bonne foi je vous parle... du moins comme je parlerai, si je sens que vous m'écoutez.

— Excusez-moi, lui dis-je désarmé par le ton de ses paroles. Il est vrai que je suis en retard avec vous. Oui, nous étions assez intimes, du temps que votre conduite encore n'accordait rien à vos penchants.

— Puis, vous avez cessé de me voir; disons mieux: vous avez rompu.

— Ne nous expliquons pas là dessus; mais causons comme nous eussions fait naguère, repris-je en lui tendant la main. J'ai du temps pour vous écouter. Lorsque nous nous fréquentions, vous étiez encore étudiant. A ce moment, aviez-vous déjà vu clair en vous-même? Parlez! C'est une confession que j'attends.

Il commença, tournant vers moi un regard où renaissait la confiance.

— Durant mes années d'internat dans les hôpitaux, la conscience que j'acquis de mon ... anomalie me plongea dans une inquiétude mortelle. Il est absurde de soutenir ainsi que font encore certains, que l'on ne parvient à la pédérastie que par la débauche et que c'est là goût de blasé. Je ne pouvais non plus me reconnaître pour dégénéré, ni malade. Laborieux, très chaste, je vivais avec la fixe idée d'épouser, au sortir de mes années d'hôpital une jeune fille, qui depuis est morte, que j'aimais alors par dessus tout au monde.

Je l'aimais trop pour me rendre nettement compte que je ne la désirais pas. Je sais bien que certains esprits admettent malaisément que l'un puisse aller sans l'autre; je l'ignorais moi-même absolument. Cependant aucune autre femme n'habitait jamais mes rêves, ni n'éveillait en moi quelque désir. Encore moins, me tentaient les filles après qui je voyais presque tous mes camarades courir. Mais comme, alors, je ne soupçonnais guère que je puisse désirer d'autres êtres, ni même que d'autres êtres pussent être authentiquement désirés, je me persuadais du mérite de mon abstinence, m'exaltais à l'idée d'arriver vierge au mariage et me glorifiais d'une pureté que je ne pouvais croire trompeuse. Ce n'est que lentement que je parvins à me comprendre; je dus m'avouer enfin que ces blandices tant vantées, auxquelles je me flattais de résister, n'étaient pour moi d'aucun attrait.

Ce que j'avais tenu pour vertu n'était donc rien qu'indifférence. Voici ce qu'une jeune âme un peu noble ne saurait reconnaître sans un déboire affreux. Seul le travail venait à bout de ma mélancolie; elle décolorait, assombrissait ma vie, je me persuadais vite que j'étais impropre au mariage et, ne pouvant rien avouer à ma fiancée des causes de ma tristesse, mon attitude auprès d'elle devint de plus en plus équivoque et embarrassée. Pourtant les quelques expériences que je voulus alors tenter au bordel me prouvèrent bien que je n'étais pas impuissant, mais, du même coup, achevèrent de me convaincre.

— Vous convaincre de quoi?

— Mon cas me paraissait des plus étranges; (car pouvais-je me douter alors qu'il est fréquent?) Je me voyais capable de volupté, je me croyais incapable, à proprement parler de désir. Né de parents très sains, j'étais solide et bien bâti moi-même, mon aspect ne racontait pas ma misère, aucun de mes amis ne s'en doutait; je me serais fait écarteler plutôt que d'en révéler rien à personne. Mais cette comédie de bonne humeur et de gaillardise que pour écarter tout soupçon, je me croyais forcé de jouer, me devenait intolérable. Sitôt seul je me laissais sombrer.

Le gravité, l'accent convaincu de sa voix forçaient mon intérêt.

— Que d'imagination dans tout cela! lui dis-je doucement, simplement vous étiez amoureux, partant plein de craintes. Sitôt après le mariage, le désir tout normal aurait suivi l'amour.

— Cela se dit, je sais... Combien j'avais raison d'être sceptique!

— Vous semblez à présent peu-enclin à l'hypocondrie. Comment vous êtes-vous guéri de ce mal?

— A cette époque je lisais beaucoup. Au cours de mes lectures je me heurtai à une phrase qui me fut un avertissement salutaire. Elle était de l'abbé Galiani: "l'important, écrivait-il à Mme d'Épinay, — l'important n'est pas de guérir, mais **bien** de vivre avec ses maux."

— Que ne dites-vous cela à vos malades?

— Je le dis à ceux qui ne peuvent guérir. Ces paroles vous paraissent sans doute bien simples, j'en tirai ma philosophie. Il ne me restait plus qu'à connaître que je n'étais pas un cas monstrueux, un cas unique, pour reconquérir mon assurance, échapper à ma propre version.

— Vous me dites bien comment vous reconnûtes votre peu de goût pour les femmes, mais non point comment se révéla votre penchant.

— C'est une histoire assez pénible et que je n'aime point à raconter. Pourtant je crois que vous m'écoutez bien, et peut-être mon récit vous aidera-t-il à parler moins légèrement de ces choses.

Je l'assurai sinon de ma sympathie, du moins de mon attention déférente:

— Vous savez donc que j'étais fiancé, commença-t-il, j'aimais celle qui devait devenir ma femme, tendrement, mais d'un amour quasi mystique et naturellement, dans mon inexpérience, j'imaginai à peine qu'il fût une autre belle façon d'aimer. Ma fiancée avait un frère, plus jeune qu'elle de quelques années que je voyais souvent et qui s'était épris pour moi d'une affection des plus vives.

— Ah! ah! fis-je involontairement.

Corydon me regarda sévèrement.

— Non, il ne se consumma rien d'impur entre nous, sa sœur était ma fiancée.

— Pardonnez-moi.

— Mais comprenez mon trouble, mon désarroi quand, certain soir de confiance, il me fallut bien reconnaître que ce garçon non seulement voulait mon amitié, mais sollicitait aussi ma caresse.

— Votre tendresse, voulez-vous dire. Comme beaucoup d'enfants, parbleu! C'est à nous, les aînés, d'y veiller.

— J'y vaillai du reste, je vous jure. Mais Alexis n'était plus un enfant; c'était un adolescent plein de grâce et de conscience, les aveux qu'il me fit entre temps, me déconcertèrent d'autant plus que dans tout ce qu'il me révélait, qu'il observait en lui précocement avec une perspicacité singulière il me semblait me confesser moi-même. Rien pourtant ne justifiait sans doute la sévérité dont j'usai.

— Sévérité?

— Oui, j'avais peur pour deux. Je lui parlai sévèrement, durement presque et qui pis est, avec mépris outré pour ce que j'appelais efféminement, qui n'était que l'expression naturelle de sa tendresse.

— Il s'agit bien de nuancer, dans ces cas-là.

— Je nuançai si peu que le pauvre enfant — oui, c'était un enfant encore... prit au tragique ma remontrance. Trois jours durant, il s'efforça par un redoublement de gentillesse de vaincre ce qu'il prenait pour mon courroux, moi cependant, j'exagérais en face de lui ma froideur si bien que...

— Achevez!

— Quoi! Vous ne savez pas qu'Alexis B. s'est tué?

— Oseriez-vous prétendre que...

— ... Oh! Je ne prétend rien du tout. On a parlé d'abord d'un accident. Nous étions à la campagne alors: le corps a été retrouvé au bas d'une falaise... Accident? Que ne puis-je y croire! Mais voici la lettre qu'au chevet de mon lit je trouvai.

Il ouvrit un tiroir, prit du papier d'une main tremblante y jeta un regard puis:

— Non, je ne vous lirai point cette lettre, vous iriez méjuger cet enfant. Il m'y disait en substance, mais avec quelle expression passionnée! l'angoisse où l'avait jeté ma conversation dernière ... certaines phrases principalement: Pour te sauver de cette inquiétude physique, m'étais-je écrié en m'indignant hypocritement contre les goûts qu'il m'avouait, je compte sur un grand amour... Hélas! m'écrivait-il, cet amour, c'est pour toi que je le ressens, mon ami. Tu ne m'as pas compris, ou ce qui est bien pis, tu m'as compris, et tu me méprises, je vois que je deviens pour toi un objet d'horreur, je le deviens du même coup pour moi-même. Si je ne puis rien changer à ma monstrueuse nature, je puis du moins la supprimer... Quatre pages enfin du pathétique un peu pompeux de cet âge et que nous appelons si facilement plus tard: déclamation.

Je me sentais passablement incommodé par ce récit...

— Evidemment! repris-je enfin, que la déclaration d'un tel amour s'adressât à vous spécialement, voilà une fatalité bien malicieuse, je comprends que l'aventure vous ait affecté.

— Au point que je renonçai aussitôt à toute idée de mariage avec la sœur de mon ami.

— Mais, continuai-je pour achever ma pensée, je me persuade volontiers qu'il n'arrive à chacun que les événements qu'il mérite. Avouez que si cet adolescent n'avait pressenti en vous quelque possible écho, sa passion coupable, cette passion...

— Peut-être quelque obscur instinct put-il en effet l'avertir, mais dans ce cas, il est bien fâcheux que cet instinct n'ait pas su m'avertir moi-même.

— ... Averti, qu'auriez-vous donc fait?

— Je crois que j'aurais guéri cet enfant.

— Vous disiez tout à l'heure qu'on ne guérissait pas de cela, vous citiez le mot de l'abbé "l'important n'est pas de guérir".

— Eh! laissez donc. J'aurais pu le guérir comme je me suis guéri moi-même.

— C'est-à-dire?

— En le persuadant que la déviation de son instinct n'avait rien que de naturel.

— Et, si c'était à recommencer, vous y eussiez cédé, naturellement.

— Oh! ceci est une toute autre question. Quand le problème physiologique est résolu, le problème moral commence. Sans doute par égard pour sa sœur à qui je m'étais engagé, l'eussé-je incité à triompher moi-même, mais du moins cette passion eût perdu le caractère monstrueux qu'elle avait su prendre à ses yeux. Ce drame, en achevant de m'ouvrir les yeux sur moi-même, en me révélant la nature de l'affection que je portais à cet enfant, ce drame sur lequel j'ai, longuement médité, m'orienta vers... la spécialité qui vous paraît si méprisable, en souvenir de cette victime, j'ai souhaité guérir d'autres victimes, souffrant du même malentendu; les guérir à la manière que j'ai dit.

L'adieu

Vouz partez! à l'instant sans paraître troublé
J'ai dis ce mot ou tant d'amertume se serre,
Ce mot qui fait souffrir et, tranchant qui lacère,
Et dont longtemps encore on demeure accablé

Et pourtant devant vous ma voix n'a point tremblé
Dans votre main n'a point fleuri ma main sincère
Mais mon cœur a senti cette angoisse qui serre
Plus fortement alors qu'il n'en dit rien sembler.

Et maintenant li temps inexorable passe:
Minute après minute, heure après heure
L'espace se déroule entre nous,
Plus grand ... comme un linceuil.

Vous partez! Je revois vos grands yeux de verveine
Et j'écoute soudain, désespérement seul
Sangloter en mon âme une tendresse vaine. Réo.